



Volume 11

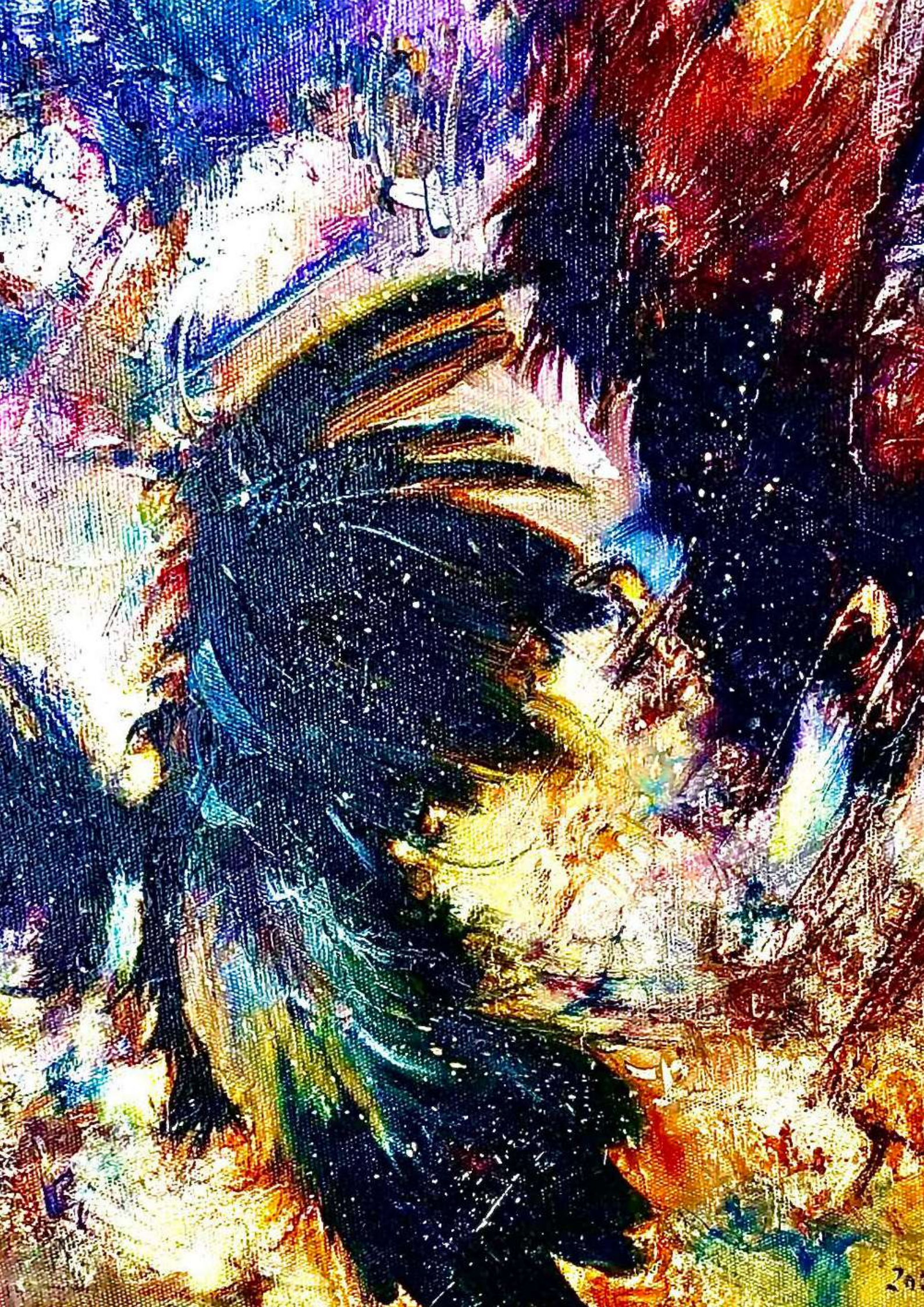
JUILLET / AOÛT / SEPTEMBRE 2023

**INTERNATIONAL MAGAZINE
OF THE INDIAN OCEAN**

MAGAZINE TRIMESTRIEL GRATUIT
FREE QUARTERLY MAGAZINE

M
O
Z
A
ï
K

ARTS - CULTURES - LIFESTYLE - NATURE



MOZAÏK

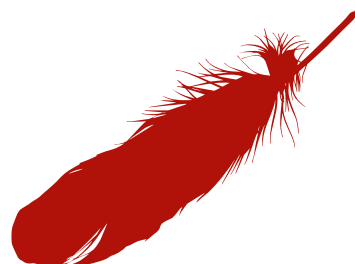


LE COMBAT DE

COOQ



Na Hassi



LES LIENS FORTS ENTRE COQUELEURS ET GALLINACÉS



« Un « vrai » coq de combat n'abandonne jamais, sauf quand c'est le propriétaire ou le jockey qui le sort du terrain. »

— Vony Ranala, anthropologue de formation et artiste pluridisciplinaire.

Plus d'un est intrigué par le caractère dispendieux du combat de coqs, activité ancrée dans les pratiques ancestrales de Madagascar depuis au moins 700 ans. Mozaïk s'est intéressé à la nature des liens pouvant exister entre les coqueleurs et leurs gallinacés.

Ce dossier exclusif s'est fait en deux temps. D'abord, quelques lectures (mémoires de fin d'études, articles journalistiques, documents divers) pour cerner le sujet et présenter un aperçu historique et mettre en contexte. Ensuite, une rencontre avec Vony Ranala, anthropologue de formation. En 2017, elle a proposé des pistes de réflexion sur la relation homme-animal à partir d'investigations dans quelques gallodromes tananariviens.

Bien plus qu'un sport national, un héritage culturel

Dans sa description la plus simple, un combat de coqs désigne un affrontement physique entre deux coqs où les

adversaires sont sélectionnés par catégorie de poids, entre autres critères.

À Madagascar, les combats de coqs représentaient d'abord un divertissement, avant de se transformer petit à petit en une véritable discipline sportive. L'observation des aptitudes combatives de certains gallinacés a fait émerger l'idée de former des races spécifiques. Les premières races autochtones sont la Vorombato et la Kinto. Le croisement avec les races étrangères s'est développé avec l'arrivée des étrangers dans la Grande île. La popularité de la pratique allait en grandissant, si bien que l'élevage traditionnel avec une nourriture basique a évolué en élevage plus spécifique avec des aliments supplémentaires. Les principaux traits distinctifs d'un coq de combat sont le bec robuste, une triple crête, des yeux vifs et brillants, un cou à la fois souple et musclé et enfin un bréchet large et évasé. On le reconnaît également à ses longues pattes et ses ergots solides, dont les coups sont redoutables. La queue est inclinée, contrairement à un coq ordinaire qui la porte surélevée et en éventail.

Son plumage se montre plus fin et les plumes moins abondantes.

Le combat de coqs est organisé dans une arène communément appelé terrain, encadré par des règles précises et variables selon les cas. La Grande île a probablement hérité cette pratique de son peuplement d'origine par les Malais. Ces derniers figurent parmi les premières populations à avoir domestiqué la poule. Les gallodromes, des plus rudimentaires aux plus équipés, existent un peu partout à Madagascar. Ils s'inscrivent aussi bien dans le paysage rural qu'en milieu urbain, comme à Antananarivo. Dans cette capitale malgache seulement, on compte au moins une dizaine de gallodromes complets, sans compter les innombrables affrontements organisés dans des carrés improvisés et dans des lieux insoupçonnés.

Cette présence bien marquée témoigne de la place que tient cette pratique dans la société malgache d'antan et d'aujourd'hui. De l'ancien gallodrome du monarque Ramahatra situé à Ambatomohana à l'infrastructure complète et moderne en périphérie

d'Ambohimangakely, le combat de coqs continue de rassembler des gens autour d'une même passion. En outre, de nombreux proverbes et expressions évoquent cette pratique.

Une distraction prisée des monarques

À partir du XVII^e siècle et pendant toute la monarchie malgache, ce divertissement était très prisé dans la famille royale. La reine Ranaivalona I (1828-1861), une passionnée de combat de bovidés, possédait des coqs de combat entretenus par ses esclaves. Puis, la reine Rasoherimanjaka (1863-1868) a accordé davantage d'intérêt au combat de coqs. En revanche, c'est le prince Ramahatra qui fut le plus célèbre des coqueleurs de la monarchie malgache. En plus de la réputation de posséder les plus belles plumes, il a importé des races étrangères en 1867. Les gallinacés proviennent de La Réunion, de l'île Maurice et de l'Indochine. La Reine Ranaivalona II (1868-1883), fervente chrétienne, interdit la pratique, faisant émerger des combats de coqs clandestins en Imerina. Les sujets et la population continuaient effectivement de se retrouver dans d'autres lieux. Pendant que Ranaivalona II faisait poursuivre les coqueleurs, le prince Ramahatra les sortait de prison. Les anecdotes et incidents se rapportant à cette interdiction et cette résistance du combat de coqs dans le royaume merina sont multiples. L'époque coloniale a prohibé ces rencontres, qui se sont prolongées jusqu'à l'Indépendance. Actuellement, le combat de coqs bénéficie d'une pratique libre, ayant demandé l'intégration parmi la catégorie des jeux traditionnels nationaux.

Des lieux de rencontres importants

De nos jours, cette communauté grandissante est un véritable melting pot qui efface toute appartenance quelconque : origine, catégorie sociale, âge, genre, etc. En effet, on y rencontre aussi bien nationaux que des étrangers, des paysans, des médecins, des enfants comme des seniors, des hommes comme des femmes, etc.

Chaque week-end, les lieux comme Antsofinondry, Anosisoa, Andradry Itaosy, Anamalahitsy, Tanjombato, Imerintsiatosika, Ivato, Antetetzamby, Ambatoroka, Ambilanibe et bien d'autres sont des points de rendez-vous importants. Ces dernières années, on assiste également à des événements d'envergure où les organisateurs invitent des coqueleurs issus de pays étrangers comme La Réunion ou encore la Thaïlande.

De nombreux éléments gravitent autour de cette tradition héritée des migrants asiatiques qui ont peuplé la Grande île. Chaque caractéristique soulève une question, que ce soit l'origine de cette pratique, les règles de combat, la race des gallinacés, l'élevage et la préparation aux combats, les principaux acteurs ou encore les infrastructures. Le coqueleur joue également un rôle prépondérant dans le tempérament combatif du coq. Véritable écosystème, il est donc bien plus qu'un sport national qui met en scène un duel de volatiles. De tous ces aspects découle l'importance de la relation entre l'éleveur de coqs et son gladiateur à plumes.



ENTRETIEN AVEC VONY RANALA

Artiste pluridisciplinaire et anthropologue de formation

Vony Ranala est à la tête de Havomark Consulting, une entreprise individuelle qui oeuvre dans le domaine artistique, culturel et éducatif. Elle est également artiste pluridisciplinaire en tant que comédienne professionnelle de la Compagnie Miangaly Théâtre, metteuse en scène, auteure, danseuse contemporaine et slameuse. Depuis 2017, elle est directrice artistique et administrative de NSM Labo, ou Nouvelles Scènes Madagascar, un laboratoire de recherche artistique pluridisciplinaire.

Elle a suivi des études supérieures en anthropologie, a présenté un travail de recherches intitulé « *La relation homme-animal vue à travers les pratiques de combats de coqs dans les gallodromes tananariviens* », en 2017.

Pour votre travail de recherches en science du patrimoine, vous avez choisi le combat de coqs. Vous avez traité ce sujet en vous questionnant sur la relation Homme-Animal. Pourquoi ce choix ?

J'ai choisi de travailler sur le combat de coqs pour quatre raisons, dont l'importance est à peu près égale. La première, c'est la chanson d'Ifanihy intitulée « *Dinika mialoha ady* », qui raconte un coqueleur qui s'entretient avec son coq dans la préparation d'un prochain combat. Ce texte m'a vraiment touché et je le trouve très beau. En l'écoutant, je me suis dit que cela ne pouvait pas être un simple pari, mais il y a vraiment quelque chose entre le coqueleur et le coq. Mais c'est quoi ? Et c'est très intrigant.

La deuxième, c'est qu'en surfant au hasard sur internet, je suis tombée sur une vidéo française de personnes qui se battaient pour le droit des animaux et d'autres qui se battaient pour faire perpétuer l'us et coutume avec les combats de coqs. La problématique à cette époque-là était d'actualité, alors qu'ici à Madagascar, les gallodromes commençaient à pousser, à fleurir un peu partout avec des infrastructures de plus en plus grandes. Par ailleurs, on parlait de droits des animaux et autres, donc je me suis dit qu'il y a un truc à creuser dedans et un truc à comprendre.

La troisième raison, c'est que dans

la foulée, il y avait une émission diffusée sur la chaîne de télévision nationale qui s'appelait « *Ny akohoko* ». Je ne sais pas si c'est encore d'actualité. Concours de circonstance, je me suis dit, que l'émission est une bonne base et ça a été mon fil d'Ariane pour commencer à travailler, parce que c'est tellement vaste qu'on ne sait pas trop par quoi commencer. Donc, ce serait pas mal si j'arrivais à négocier du côté de l'animateur de l'émission qui pourrait m'aider. Et cela s'est passé comme ça.

Enfin, la quatrième raison, et non des moindres, j'ai autour de moi un proche qui est passionné de combat de coqs. Mais on n'en a jamais parlé plus que ça. Toutes ces raisons-là m'ont amené à vouloir en savoir plus.

Comment se présente le combat de coqs à Antananarivo ? Quelles différences notables avez-vous pu observer entre les pratiques locales et étrangères par exemple ?

D'abord, ma réponse doit être mise à jour, car les choses évoluent très rapidement.

Toutefois, je peux répondre qu'à l'époque où j'ai fait mes recherches, il y a le genre de combats de coqs qui se pratique à Madagascar et dans des pays comme la Thaïlande, et d'autres comme la France. Ce qui se passe à Antananarivo, soit il y a un combat spontané non calculé, c'est un coqueleur qui s'occupe de son coq et il y a un autre qui arrive et qui va faire le « mitsapa », c'est-à-dire tester. Puis, ça peut basculer rapidement en un vrai combat avec des paris et tout ce qui s'ensuit. La deuxième option, ce sont les rendez-vous réguliers dans les terrains, que ce soit dans les petits et les grands terrains.

Un petit terrain, c'est quand l'infrastructure est basique. Un grand terrain c'est avec des gradins et cinq ou six terrains occupés en même temps.

La grande différence que j'ai pu noter, c'est que les combats de coqs à Tanà ne permettaient pas l'usage d'ergots métalliques. Ce qui n'est pas le cas à La Réunion et dans les pays asiatiques où l'ergot est vraiment utilisé. Il s'agit d'un ergot artificiel qui est collé à la patte des coqs pour combattre. À Madagascar, à l'époque je précise bien, on n'accepte pas cela. On n'a pas plaisir à voir un coq mourir, même si c'est l'adversaire. Il y a un rapport à la mort qui est différent de ce qui se passe à l'étranger. Là-bas, l'usage de cet ergot métallique est très fréquent et le coq meurt vraiment après le combat. C'est une différence notoire qui m'a étonnée et intriguée.

Vous avez évoqué diverses pratiques techniques et socioculturelles dans les gallodromes tananariviens. Justement, y-a-t-il aussi une distinction majeure entre les combats organisés dans les terrains im-

provisés et les grands terrains ?

Dans les petits terrains, comme son nom l'indique, les choses sont vraiment petites par rapport aux grands terrains. Dans l'infrastructure, il y a généralement un terrain, plus ou moins délimité par des petits bois ronds et autour il y a le public. Dans les grands terrains, cela va dans les détails du genre un gradin spécial pour le public, un toit, des petits tabourets où les jockeys peuvent s'asseoir, la présence d'une montre. En infrastructure, les grands terrains disposent de plus grands éléments.

Maintenant, au niveau des paris, dans les petits terrains, on parie un peu moins que dans les grands terrains. Surtout que dans les grands terrains, il y a plusieurs rings et les enjeux sont nettement plus importants, bien que ce n'ait pas été mon axe de réflexion. Enfin, à l'époque, on retrouvait beaucoup plus de femmes dans les grands terrains que dans les petits terrains.

En ce moment, le combat de coqs est entré dans le système de pari comme PMU (pari mutuel urbain). J'imagine que c'est beaucoup plus dans les grands terrains avec la possibilité de parier à distance ou quelque chose comme ça. Il y a là une nouvelle piste à suivre, je pense...

En général, comment et avec quels rituels se déroule un combat de coqs ?

De manière générale, voici comme se déroulent les rituels de combat de coqs. D'abord, attendre l'ouverture du terrain. Le coqueleur arrive et il y a d'abord une grosse discussion entre les coqueleurs. On s'informe et c'est un moment important je trouve, vu que c'est d'une manière non officielle.

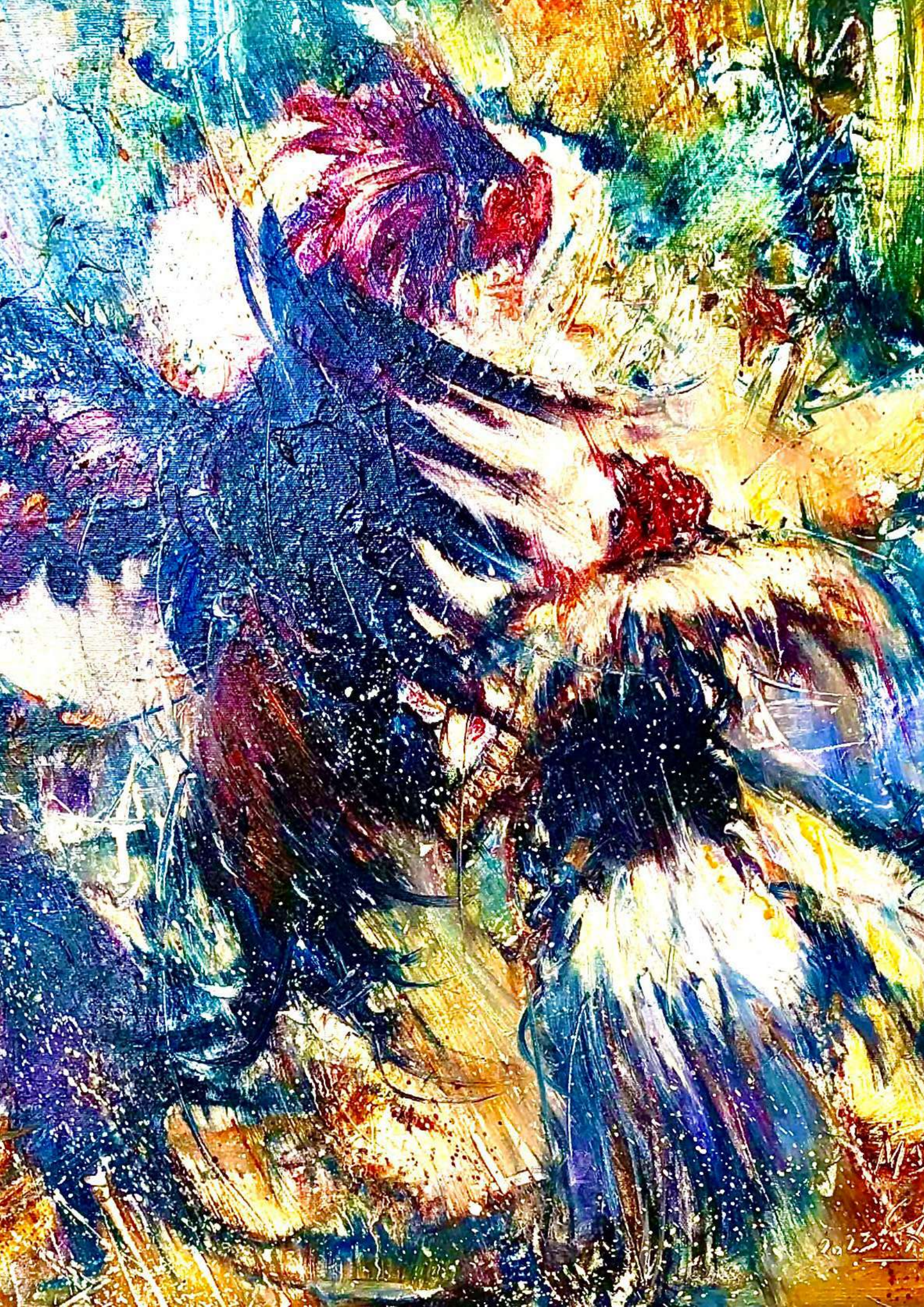
C'est là que les parieurs, par exemple, s'informent un peu des performances des coqs qui seront sur terrain.

Ensuite, on passe à la comparaison ou fampitoviana. Seuls les coqs qui ont à peu près les mêmes poids et qui se ressemblent peuvent se battre. Sinon, ce n'est pas équitable. De mémoire, dans les gallodromes réunionnaises, je crois, cette étape est très stricte, où on pèse les coqs pour vraiment voir s'ils ont les mêmes poids. Chez nous, à l'époque où j'ai fait mes recherches, je tiens toujours à préciser, tout se fait à l'œil nu.

Prochaine étape, le mitetika, c'est-à-dire le moment où on fait le pari. On sait quels coqs vont combattre et on se convient du pari et du pourcentage du propriétaire du terrain. Les coqs et leurs jockeys respectifs rentrent dans le terrain, l'arbitre rappelle les règles de base et le combat peut commencer. Après, soit on a un vainqueur et un vaincu, soit on a un match nul.

A chaque race correspondent également des techniques de combat bien définies. Peut-on ainsi différencier ces races de gallinacées sur le ring ? Comment ?

Effectivement, il y a des coqs qui ont plus de facilité à prendre beaucoup d'élan et à sauter quand ils attaquent. Certains sont moins courageux et fuient à la première occasion quand ils n'ont pas le dessus. D'autres ont une facilité à frapper avec leur ergot. Il y a de la génétique, je pense, qui fait que certains coqs ont plus de facilité à faire certains mouvements d'attaque, de protection ou de domination par rapport à leur adversaire. Dans le combat de coqs, le côté génétique, le croisement de race et l'amélioration de la race de l'animal est très important.



Quand un coqueleur choisit de croiser un coq avec une poule, le choix n'est jamais anodin. Soit il veut préserver une race qui est très belliqueuse. Soit il veut améliorer, donc il va croiser un coq rapide avec un autre résistant et l'enfant de ces deux races sera meilleur ou le contraire.

Oui, on peut les différencier parce que généralement ils n'ont pas la même tête. Les coqs de combats chinois n'ont pas beaucoup de plumes sur la tête, si je me souviens bien. Il y a des codes couleur. Dans leur apparence, ils sont différents et aussi dans leurs manières de combattre, ils réagissent différemment. En revanche, pour voir cela, il faut être très attentif. Pour quelqu'un qui passe, il voit juste deux coqs en train de se battre. Mais quand on enchaîne les combats, on peut repérer à l'attitude du coq les différences.

Chaque affrontement fait ressortir plusieurs catégories de participants. Pouvez-vous nous en parler un peu, avec leurs rôles respectifs.

Il y a d'abord le propriétaire de coqs, c'est-à-dire celui qui élève les coqs et ceux-ci lui appartiennent. Attention, le propriétaire de coqs n'est pas forcément celui qui parie sur ses coqs. Par exemple, moi j'ai un coq, je l'élève et quelqu'un peut venir et prendre mon coq pour le faire combattre. L'accord est ensuite une question de pourcentage. En même temps, le propriétaire peut aussi être le coqueleur qui va aller faire combattre son coq.

Ensuite il y a le jockey. Il peut être à la fois l'entraîneur, en dehors des terrains. Je reprends l'exemple tout à l'heure, c'est-à-dire j'ai un coq, mais ce n'est pas moi qui m'en occupe tous

les jours, j'ai quelqu'un qui s'en occupe tout le temps. C'est cette même personne qui va être présente avec lui sur le terrain. Mais, il peut aussi être quelqu'un de complètement différent. Juste, je prends mon coq avec moi et voilà il y a un jockey qui travaille avec moi, il a son pourcentage après. Le jockey dans un terrain, c'est un peu comme le coach, celui qui motive.

Les soigneurs, comme son nom l'indique, soignent les coqs. Les arbitres sont ceux qui déterminent au final qui a gagné, qui a perdu ou est-ce un match nul.

Il y a les propriétaires du terrain. Alors, tous les terrains, surtout les grands, ont des propriétaires. Les petits terrains n'en ont pas forcément, mais les grands, oui. Ils prennent des pourcentages sur les paris. Par exemple, s'il y a un combat avec un pari à un million d'ariary, un pourcentage de ce montant va aller au propriétaire du terrain.

Les intendants sont ceux qui s'occupent de l'infrastructure en général : nettoyer les terrains, rapporter les seaux ou de l'eau, etc. Ensuite il y a les vendeurs. Il faut savoir que c'est un attroupement de gens et cela dure toute une journée. Donc, il y a des vendeurs de cigarettes, de nourriture, etc. Il y a des agents de sécurité, dans les grands terrains surtout.

Il y a évidemment les parieurs, tous ceux qui parient. C'est comme au PMU, ce ne sont pas uniquement les coqueleurs qui viennent parier, mais il y a des gens qui viennent aussi pour parier sur tel ou tel coq.

Il y a enfin les amateurs, ceux qui sont là pour le plaisir, pour le fun. Il y a les joueurs de tourniquets qui sont quasi fréquents dans les grands terrains. Peut-être qu'ils ont des deals avec le propriétaire des terrains pour avoir un petit espace.

Quelles sont les interactions existantes entre ces participants ?

S'il y a une chose qu'il faut mentionner, c'est que tout ce monde-là se connaît et se respecte. Par exemple, s'il y a un coqueleur qui triche ou qui refuse de payer, très rapidement, cela va se savoir et la communauté va lui être fermée. Il y a un fort respect pour le « game », on va dire.

Que représente cette activité pour l'ensemble de cette communauté ?

Il y a des gens qui en font vraiment leur métier. Par exemple, les vendeurs, c'est véritablement leur métier et peuvent donc ne pas avoir une relation passionnelle avec les coqs ou autre, ils sont là pour vendre. Ensuite, pour d'autres comme les parieurs, le combat de coqs représente une rentrée d'argent, donc une activité lucrative.

Il y a des gens pour lesquels c'est du fun. Même s'ils parient, bien sûr ils veulent gagner, mais ils le font surtout pour l'adrénaline ressentie pendant le combat.

Cela représente aussi une communauté avec des amis avec un même centre d'intérêt, c'est-à-dire le coq et des activités autour.

Il y en a qui sont d'un autre niveau. Ils voient le combat de coqs comme une manière de s'entraîner dans la vie. Ils voient dans cette activité une véritable philosophie. Ils s'inspirent de ces combats pour être forts dans ce qu'ils sont dans la vie de tous les jours. Un « vrai » coq de combat n'abandonne jamais, sauf quand c'est le propriétaire ou le jockey qui le sort du terrain. C'est toute une philosophie derrière. Donc, il y a des gens qui ont un profond respect pour le game et le combattant.

Le combat de coqs apparaît comme un véritable écosystème. Pouvez-vous nous présenter le circuit des activités socio-économiques qui s'y rapporte ?

Pour faire simple, partons du coq, de la poule et leurs œufs. Ils constituent déjà un marché très important. Les éleveurs représentent le premier élément de ce circuit-là.

Ensuite, il y a tout ce qui passe autour du soin : nourriture, couveuse, etc. Pour nourrir, il faut des aliments spécifiques parfois, du maïs, de la viande et autres. Donc, le deuxième élément, c'est tout ce qui permet de prendre soin de l'animal. Après, il y a les médicaments comme les vitamines, entre autres.

Les jockeys et les coachs sont également payés. Il y a aussi le mandrari, qui est un métier qui existe dans cette pratique, dont le travail consiste à réparer les ailes du coq. En fait, c'est tout un système et une technique précise. Par exemple, il y a un moment indiqué et une manière de couper les ailes pour que l'envolée soit plus efficace dans les combats.

Dans les terrains, il y a beaucoup d'argent qui circule. Il y a différents types de charges, par exemple ceux qui travaillent dedans, comme ceux qui nettoient. Ensuite, il y a les vendeurs ambulants ou qui ont un stand.

Un autre level a émergé, c'est l'intégration de cette discipline dans le PMU. Est-il possible de parier sans voir in visu le combat, par exemple.

Les tournois relèvent d'une organisation de haute envergure qui implique des équipes, des invités, etc. Ils peuvent réellement se mettre au même niveau que les grands tournois, comme au basket-ball, au jeu d'échecs...

En tout cas, il s'agit d'une grosse activité socio-économique. En revanche, j'ignore actuellement si le combat de coqs est accepté par l'État ou non.

Entrons maintenant dans les questionnements de votre travail de recherches. Quelle place accorde donc le coqueleur à son combattant ?

Je vais catégoriser en deux. D'une part, il y a des coqueleurs qui voient en leur coq un outil, un moyen pour gagner de l'argent, au même titre qu'un taxi ou une voiture. Dans ce cas, il n'existe pas véritablement de relation passionnelle entre le coqueleur et son coq.

D'autre part, pour la plupart, il y a beaucoup de complicité à un point que le coqueleur a tendance à s'identifier à son coq. Autrement dit, un combat que son coq mène, lui aussi il le mène. Pas seulement financièrement, mais vraiment pour son ego, pour son nom, etc.

D'une manière générale, le rapport qu'entretient le coqueleur avec son coq atteint un tel niveau que l'animal ne dort pas dans la basse-cour, mais dans le salon ou même dans la chambre. Le coqueleur passe énormément de temps à s'en occuper. C'est une place, pour la plupart, d'amis. Ce rapport peut même relever du rapport d'un coach à son poulain, comme on dit.

Parfois, le rapport va plus loin dans la mesure où la place que le coqueleur accorde à son coq dépasse celle qu'il accorde à sa propre famille. Je dis cela sans jugement de valeur, juste pour dire que grande est la place qu'il accorde à son combattant. Cela se voit en termes de soins, de temps et même de dialogue.

Vous avez évoqué trois grandes hypothèses sur la relation Homme-Animal dans le cadre de cette pratique et les avez confrontées aux réalités malgaches. Pouvez-vous nous les résumer et quelles conclusions avez-vous pu en tirer ?

Parmi les hypothèses qui ont encadré mes recherches. D'abord, le combat de coqs était plus pour les gens de la campagne et les citadins choisissent plus la loterie. Ce n'est pas du tout valable pour Madagascar, du moins pour Antananarivo, où on retrouve la même intensité que ce soit en ville ou à la campagne. Ensuite, parmi ces hypothèses émises par d'autres chercheurs à d'autres époques, il y a le rapport entre combat de coq et mystique. Dans nos rituels à Madagascar, nous utilisons beaucoup le coq comme offrande. Il y a donc ce rapport du mystique et de l'inconnu, le sang, etc. En revanche, dans mes recherches autour du combat de coqs, cela n'a pas été évoqué par les coqueleurs. Ceux-ci préparent leur coq, ils leur parlent, mais rien n'est moins sûr en ce qui concerne le côté mystique. Enfin, la troisième hypothèse concerne le rapport à la mort. Déjà, nous les Malgaches, on ne laisse pas mourir les coqs sur le terrain. Ailleurs, si. En conclusion, le combat de coqs est sans doute l'une des activités socio-économiques culturelles qui rassemble le plus de monde : gens de la ville et des campagnes, statuts professionnels, etc.

Quelque part, nous manifestons aussi une volonté de préserver la vie dans le combat de coqs. C'est-à-dire que même s'il y a du sang, nous ne sommes pas intéressés par la mort du combattant, contrairement à ce qui se passe ailleurs.

Cela s'inscrit dans les règles de l'art du combat de coq à l'époque où j'ai fait mes recherches en tout cas.

Vous avez également soulevé ou reconnu quatre visions ontologiques selon Philippe Descola dans la relation du coqueleur avec son coq. Quelles sont-elles et pouvez-vous nous les développer ?

Pierre Descola a émis quatre visions ontologiques, mais qui ne parlent pas forcément du combat de coqs. Néanmoins, elles ont permis de porter un regard sur ce travail d'observation.

L'animisme, c'est quand on accorde une âme à quelque chose. Le naturalisme, c'est le côté qui veut que l'homme soit maître de la nature. Le totémisme, c'est le fait de s'identifier à un animal, c'est-à-dire que c'est moi en version animale. L'analogisme met en relation des événements qui a priori n'ont rien à avoir ensemble d'un point de vue causal. Il y a des coqueleurs qui voient en leur coq un être possédant une âme et qui le respectent en tant que tel. Quand le coq meurt, ils ne le mangent pas, ils l'enterrent. Comme je l'ai déjà énoncé plus haut, il y a des coqueleurs qui voient dans leur coq un outil lucratif. Il s'agit d'un rapport qui présente que l'homme possède l'animal et l'utilise.

Le côté totémisme, ce sont les coqueleurs qui se projettent dans leur coq. Quand celui-ci est dans l'arène, ils mènent aussi le combat. Ils sont en symbiose avec leur coq. Je ne dirai pas qu'ils ne font plus la différence entre eux-mêmes et l'animal, mais dans le sens où ce qui arrive à l'animal, leur arrive aussi. C'est-à-dire que la défaite du coq, c'est leur défaite aussi, au-de-

là de côté financier. Il en va de même pour les victoires.

En ce qui concerne l'analogisme, il y a beaucoup de superstitions ou de manières de fonctionner qui régissent les actions. Par exemple, j'ai rencontré un coqueleur qui dit que s'il rencontre un cortège funèbre en allant au combat, il ne va plus parier. Cela peut être tout à fait le contraire pour un autre coqueleur. Il y a des logiques ou des tempéraments qui relèvent de l'analogisme qui n'ont pas de trait scientifique ni objectif, etc.

Votre travail de recherches date de 2017. En 2023, avez-vous eu d'autres observations ou remarques sur le combat de coqs. Y-a-t-il des éléments nouveaux ? Votre vision personnelle et votre position de chercheurs ont-elles également changé ?

La grande évolution c'est le combat de coqs qui rentre dans les kiosques de paris, au même titre que les chevaux, les matchs de foot, etc. Ma position en tant que chercheur, je suis contente du chemin que j'ai parcouru. En outre, on nous a appris à ne jamais prendre position aussi. C'est-à-dire qu'on ne doit pas conclure que c'est bien ou c'est mal, qu'on adhère ou pas, on se doit juste de comprendre un phénomène. Je peux dire humblement, que je peux cerner certains enjeux de cette pratique.

D'un point de vue personnel, cette recherche a confirmé une intuition : que ce combat de coqs n'était pas seulement une question d'argent. Donc, ça m'a permis de comprendre les hommes et les femmes qui sont dans ce game-là. Cela ne veut pas dire que

je suis ok pour que ça continue et ça ne veut pas dire que je suis contre. Seulement, je comprends et s'il faut débattre des choses, j'ai mis dans mon mémoire des faits très factuels qui peuvent ouvrir la discussion. Mon seul et unique objectif de l'époque et encore aujourd'hui, c'est d'ouvrir la discussion.

Avez-vous d'autres points à mentionner ?

Cette recherche m'a beaucoup nourri, j'ai adoré le faire et voilà. Je n'ai pas grand-chose à mentionner. Merci pour l'interview en tout cas.



KASHI



**MADAGASCAR
REUNION**

~ ~ ~
**TURQUIE
ETATS UNIS
FRANCE
ALGERIE**

MOZAIK